

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel BARRAS

La souffrance nous interroge

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 54-71

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La souffrance nous interroge

La souffrance comprise comme le mal subi, le pur contraire du plaisir ou toute diminution de notre intégrité physique, psychique et intellectuelle est un fait universel. Qui n'a jamais fait l'expérience personnelle de la douleur physique et de la maladie ou de la douleur morale ? Quel homme n'a pas été, dans un entourage plus ou moins proche, le témoin de la souffrance d'une personne aimée, de la mort d'un enfant, de la misère et de la faim du tiers monde, de l'indicible horreur des victimes de la guerre, des dérapages de la technique humaine, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques ou d'autres catastrophes naturelles ? Qui n'a jamais ressenti de l'écœurement et un sentiment de révolte en face de la violence exercée par l'homme sur son semblable, aliénant ce dernier et le réduisant à l'état de chose ou de marchandise ? Aucun doute n'est possible : la Souffrance est le lot de tous, elle interroge tous les hommes et leur pose un défi.

Ce défi, je l'ai ressenti profondément tous les jours de mon existence de médecin. J'ai pu en particulier me convaincre rapidement que les problèmes posés par la souffrance et par la mort — l'ultime défaillance du corps au terme d'une maladie ou après un accident — ne peuvent être envisagés sous leur seul angle biologique ou somatique et que nous devons également les appréhender dans leurs incidences spirituelles, émotionnelles, intellectuelles, personnelles, familiales et sociales. Cependant je ne pense pas être le seul à devoir avouer que toutes ces tentatives d'approche ne nous donnent pas la clé de ce mystère, qui, selon l'expression de F. Mauriac, englobe tous les autres.

L'inévitabilité de la Souffrance est la première caractéristique de l'énigme. Vivre et souffrir, dit Calderon, sont choses semblables. On a pu dire, non sans raison, que la Souffrance représente un cas particulier de la loi

universelle d'Entropie, selon laquelle la matière organisée a tendance à se désagréger et à se précipiter vers une inertie toujours plus grande.

C'est ainsi que le monde, et en particulier l'Evolution (qui est la Création en marche), apparaît comme un immense tâtonnement, et tout progrès se paie d'un large pourcentage d'insuccès. Point de progrès dans l'être sans quelque mystérieux tribut de larmes, de sang. Pas étonnant dès lors si dans le monde certaines ombres s'accroissent en même temps que grandit la lumière. La douleur sous toutes ses formes, n'est qu'une conséquence naturelle, un sous-produit de l'Evolution. « Les cellules de notre corps sont des îlots d'ordre dans un océan de désordre et ne peuvent lutter indéfiniment contre la montée du désordre. Vieillesse, souffrances et mort sont inévitables dans le royaume du vivant » [1, p. 297]. Cela paraît vrai, mais, en le reconnaissant, a-t-on progressé dans la compréhension du « pourquoi » de la Souffrance, lui a-t-on trouvé un sens, a-t-on contribué quelque peu à soulever le voile de mystère qui l'entoure ?

En deuxième lieu, la souffrance (comme la mort) est perçue comme **un scandale et un échec**, elle pèse sur l'homme et gêne son autonomie, elle est « la pire des faiblesses et des ennemies » [3, p. 66]. Elle est de plus **inutile** : loin d'ennoblir, elle dégrade, surtout, comme le dit Françoise Giroud, quand « elle tient l'intelligence en échec ». **Elle frappe aveuglément** : cette gratuite inégalité, ces restrictions de l'homme dans son corps et son esprit ne signifient-elles pas que notre vie est déterminée par le hasard le plus arbitraire ? La vie a-t-elle vraiment un sens ? Quoi qu'il en soit, il faut admettre avec Nietzsche que « c'est moins la souffrance que son inanité que l'homme ne supporte pas ».

Aussi n'est-il pas étonnant de relever — comme troisième constante du comportement humain — **l'appréhension et l'angoisse devant la souffrance**. Contrairement à la peur liée à un objectif et un danger bien définis, l'angoisse est indéterminée, diffuse, accompagnée d'un sentiment indéfinissable de menace et de malaise : la douleur crée l'angoisse, l'angoisse entretient la douleur. Cette angoisse surtout devant la mort — l'ultime et la plus grande souffrance — n'est-elle pas le symbole le plus cruel de la carence métaphysique de notre monde : en effet comment supporter l'idée de la Souffrance alors que la barque sur laquelle nous naviguons « ne paraît avoir ni gouvernail, ni voiles » [3, p. 28] ? C'est la panique à bord.

L'appréhension de la souffrance a été bien étudiée cliniquement par de nombreux médecins, dont J. Bréhant [4] et E. Kübler-Ross [5]. Elle passe par

plusieurs étapes difficiles à vivre : le refus (« ce n'est pas vrai ! »), la révolte (« pourquoi moi ? »), le marchandage ou la négociation, le chagrin ou le désespoir, l'agressivité. Ces étapes aboutissent parfois au sentiment de défaite totale, moins souvent à la résignation plus ou moins passive, plus rarement encore à une véritable acceptation. Dans ce dernier cas la souffrance aurait-elle donc un sens ? Les diverses religions et pensées philosophiques avouent que la souffrance est un défi sans pareil. Le problème se pose en ces termes : « comment peut-on, en demeurant fidèle à l'exigence de cohérence logique, affirmer, ensemble sans contradiction, les trois propositions suivantes : Dieu est tout-puissant, Dieu est absolument bon, et pourtant le mal existe » [2, p. 13] ? De multiples doctrines s'attachent à raconter l'origine du monde pour « expliquer **comment** la condition humaine en général est ce qu'elle est mais aussi **pourquoi** elle est telle » [2, p. 20]. La compétence me manque pour faire une exégèse et une étude critique approfondies des positions que les diverses théologies ou philosophies ont adoptées face à la souffrance. Aussi me contenterai-je de relever, dans l'immense foisonnement des théories avancées, quelques enseignements susceptibles d'éclairer ou de reconforter l'homme, qui cherche, dans sa confrontation journalière avec la souffrance vécue personnellement ou par ses semblables. Voici quelques points de repère :

1. Chez les **Grecs**, l'orphisme professait dès le sixième siècle av. J.-C. un système de croyances conjuguant immortalité de l'âme et réincarnation : « **l'existence corporelle, et donc la souffrance y apparaissent**, suivant le cycle des naissances et la roue de la destinée, **comme un châtement** » [8, p. 15] : en conséquence la réincarnation fonctionne à la fois comme une fatalité et comme une chance de libération des esclavages qui l'entravent ; pour que survienne cette libération, l'homme doit suivre une initiation religieuse, pratiquer l'ascèse et être capable d'une prise de conscience philosophique. Chez Pythagore (580-497 av. J.-C.) et Platon (427-345) — mais non chez Aristote (384-322) qui abandonne le mythe orphique de la préexistence de la chute des âmes dans des corps supposés mauvais —, puis chez les néoplatoniciens, dont Plotin (205-270), on retrouve cette foi en la réincarnation de l'âme : **le but de cette réincarnation est la libération de l'âme** ; il ne s'agit donc pas, il vaut la peine de le relever, d'une solution consolatrice à l'énigme de la souffrance et de la mort, comme le conçoivent les tenants actuels de la métempsychose.

2. Le problème de la souffrance, et en particulier des moyens de s'en libérer, est au centre de l'éthique et de la philosophie des **stoïciens** : leur doctrine, dont Zenon de Kition (333-268 av. J.-C.) fut l'initiateur, proclame que le bonheur est dans la vertu et professe l'indifférence devant ce qui affecte la sensibilité et notamment la **fermeté d'âme devant la douleur**. Le **stoïcisme place l'homme au-dessus de la souffrance**, il apparaît donc comme l'éthique de la peur devant les Souffrances de l'existence ; il a le mérite cependant d'avoir compris que toute vie est une souffrance ; il propose, selon l'expression de Cesbron [7], « une sorte de perfection laïque », montrant un des chemins pour supporter la douleur, mais il ne peut éluder l'impuissance où l'homme se trouve d'entrevoir un sens à tant de souffrance ; ce calme désespoir est imposant mais reste cependant suspect, car l'éthique proposée est si élevée que sa mise en pratique est réservée à une petite élite. On peut donc dire que la consolation du stoïcisme semble sombre et problématique, puisque tout au fond de lui on trouve, comme ultime principe de beauté et de consistance, une foi désespérée en la valeur du sacrifice.

3. La **pensée hindoue** sur la souffrance s'exprime par deux courants :

a) Pour l'hindouisme (continuation de la religion brahmanique) le corps est un habit provisoire et inutile retenant prisonnière l'âme de l'homme vivant ; il existe une opposition irréductible et une incompatibilité totale entre l'âme et le corps, leur liaison étant contre nature. Le corps meurt mais l'esprit qui transcende ne peut être atteint par la souffrance et la mort : **illusoires sont donc les souffrances et les larmes**. L'hindouisme exprime de la manière la plus forte la doctrine de la réincarnation. L'identification du SOI (Atman) avec l'ABSOLU (Brahman) ne peut se faire que si le Soi rompt avec le cycle infernal de l'existence (Samsara), c'est-à-dire avec la roue que constituent les réincarnations successives : le Soi ne trouve sa réalisation que dans son union avec l'Absolu. L'hindouisme culmine donc dans une **mystique de la délivrance**, mais « cette mystique n'est-elle pas liée à une négation du monde, donc à une conception pessimiste de l'existence très proche, en ce point, de l'idée grecque du corps-prison » [8, p. 26] ? Nous pouvons dire que cette forme très élevée de doctrine reconnaît la pitié (puisqu'elle prétend atteindre à une libération des tourments) mais rejette l'amour qui admet et affirme l'être tel qu'il est et reconnaît par conséquent la tristesse et la souffrance.

b) Le bouddhisme croit également à la réincarnation. Il se distingue de l'hindouisme en ce qu'il « affirme de la façon la plus nette que **l'homme peut se délivrer par lui-même du monde de la Souffrance** » [P. Vittoz cité par D. Müller 8, p. 26]. En effet, face à la souffrance et à ses causes, le bouddhisme propose un traitement de l'âme fondé sur la critique des illusions attachées au désir et sur le renoncement : il comporte donc surtout une démarche psychologique personnelle (alors que dans l'hindouisme les éléments mystiques et doctrinaux sont au premier plan), l'accent ne porte plus en effet sur la fusion avec le Brahman (l'absolu) mais sur le détachement psychologique qui conduit au Nirvana c'est-à-dire à la liberté totale comprise comme l'élimination de tout désir, le calme parfait, l'absence de toute souffrance.

4. L'ordre chronologique voudrait que, à ce point de l'exposé, je fisse mention du message de la Bible au sujet de la souffrance : pour des raisons de logique, qu'il me soit permis d'évoquer d'abord très brièvement quelles furent à ce propos les enseignements de la gnose chrétienne et de la kabbale juive.

a) Le fondement du **mythe gnostique** est un dualisme métaphysique (être et non-être, vie et mort) lié à la notion d'un désastre (l'homme, image de Dieu, tombe par la création dans la matière) et lié également à l'existence d'un Sauveur : celui-ci libérera l'homme du cachot de la matière par la connaissance (gnose) ; **souffrances et mort sont la conséquence de péchés commis dans des vies antérieures et l'homme n'en sera délivré**, par une série de réincarnations, **que lorsqu'il aura atteint la vie de l'esprit** : c'est le salut par la connaissance (et non par la conversion).

b) La **kabbale** représente selon Müller [8, pp. 31 à 37] un courant fondamental de la mystique juive. Jusqu'en 1492, date de l'Exil (les Juifs sont chassés d'Espagne), « la solution des contradictions apparentes — entre la souffrance et la bonté de Dieu — par l'idée de rétribution divine ou des espérances eschatologiques n'a jamais réussi à satisfaire l'esprit d'un grand nombre de croyants ». L'expérience historique de l'Exil a fait que la **réincarnation** a cessé, pour le judaïsme, d'« appartenir à l'arsenal des théories obscures et difficiles **et est devenue une loi universelle répondant aux questions des croyants au sujet de la souffrance** des innocents et des injustices qui régissent dans le monde ».

5. **Islam veut dire soumission.** Parmi les cinq dogmes de cette religion, deux concernent plus précisément l'attitude du croyant devant la souffrance :

a) **Foi en un Dieu unique et tout-puissant.** Nous aurons l'occasion ultérieurement de relever les risques d'une interprétation trop restrictive de ce dogme, tendant à faire de l'homme — selon l'expression de J.-Cl. Barreau [15] — « une marionnette manœuvrée par une sorte de dictateur qui peut tout faire et est donc responsable de tout ». J.-P. Sartre le souligne quand il prête à Dieu cette fameuse phrase : « si l'homme existe, je n'existe pas ; si j'existe, l'homme n'existe pas ».

b) **Foi dans le décret de Dieu pour le doux et l'amer :** le croyant admet de bon cœur le sort que Dieu a décidé pour chacun.

Dans l'optique de l'islam l'homme reconnaît donc, sans se diminuer, la complexité de l'univers et la transcendance d'un Dieu aux voies impénétrables. Devant la souffrance et la mort, devant les épreuves, devant une naissance ou un succès, la même **attitude d'abandon confiant** se retrouve. Dans mon expérience de médecin d'hôpital au Cameroun, j'ai été très fortement impressionné par la sérénité de nombreux musulmans présentant des douleurs souvent atroces ; cette attitude ne manque pas de noblesse et mérite l'admiration et le plus grand respect : cependant il semble souvent s'agir d'une **soumission passive**, voire d'une **totale indifférence** : nous aurons l'occasion d'en reparler ultérieurement.

Avant de poursuivre, faisons le point: nous remarquons que l'une des données communes aux religions évoquées jusqu'ici est « **l'espérance de survivre au-delà de la mort** » [9, p. 427]. Aussitôt la question se pose : cette survie engagerait-elle aussi le corps ?

a) Beaucoup de religions et de systèmes philosophiques apaisent l'angoisse des survivants en assurant qu'après la mort biologique il demeure quelque chose du disparu : un double, une âme, une réalité de lui qui continue à vivre autrement, soit de façon invisible, soit sous forme réincarnée : c'est ainsi que pour les Etrusques (VII^e-IV^e s. av. J.-C.) l'au-delà représentait — sans qu'il y ait rupture entre mort et résurrection — une mystérieuse continuation des merveilles de la vie avec ses joies et ses plaisirs. Autre exemple : certaines

tribus africaines donnent encore actuellement le nom d'un défunt à l'enfant qui va naître en croyant que les qualités et le caractère du défunt vont revivre dans cette existence toute neuve. On privilégie ainsi la continuité de la chaîne vitale sur le maillon individuel : **on ne peut donc pas parler d'une survie individuelle** ; de même le bouddhisme retient moins la permanence d'un individu-sujet ou personnel que la reprise des éléments vitaux qu'il avait mobilisés pour un temps.

b) Pour d'autres religions, il s'agit bien d'une **survie personnalisée**. Tel est le cas par exemple pour l'islam. La position des Hébreux à ce sujet est — nous le verrons — parfaitement claire : pas de survie de l'homme sans son corps, car il ne serait plus que l'ombre de lui-même. Cette croyance en la survie corporelle n'a pas été acquise du jour au lendemain et « ce n'est qu'au temps des persécutions et des déportations que la réflexion religieuse découvre que Dieu est capable de redonner vie au peuple anéanti » [9, p. 428] ; c'est ainsi que le peuple revivra, les os desséchés se recouvriront de muscles, de nerfs, d'articulations, de peau afin qu'ils puissent accueillir le souffle de Dieu (Ez 37).

Ceci nous amène tout naturellement à évoquer **l'enseignement** qui se dégage **de la BIBLE au sujet de la souffrance** :

6. Ancien Testament (A.T.)

a) Né dans une civilisation, qui n'avait encore pas perçu les lois de causalité physique ou physiologique (les « causes secondes » des philosophes), l'A.T. **attribue d'abord directement à Dieu la responsabilité de la santé et de la maladie** : c'est ce qui ressort d'Exode 9, 1-12 (mortalité du bétail et ulcères : 5^e et 6^e plaies d'Egypte) et de Deutéronome 32, 39 (« C'est moi qui fais vivre et qui fais mourir ; quand j'ai frappé c'est moi qui guéris »...). De nombreux croyants **lient par conséquent la souffrance et les épreuves à un châtiement de Dieu**.

b) **Ezéchiel** nous permet de franchir un pas de plus. En effet non seulement, comme nous l'avons vu, il proclame la foi en la survie, mais il affirme (v. 33, 11) que les échecs et la souffrance ne doivent pas être compris comme un geste de vengeance compensatrice mais comme la mise en œuvre d'une **pédagogie** nécessaire à l'éducation du croyant. Nous sommes donc en

présence de l'affirmation de **l'espérance en un salut transcendant la souffrance.**

c) **Jérémie** ne se contente pas de dénoncer les péchés de son peuple, il lui est solidaire car il porte avec lui ses souffrances. Il a donc une nouvelle conscience de la souffrance ; alors que les premiers prophètes tels qu'Amos et Michée sont ceux de la rétribution (signe d'un juste jugement sur l'infidélité du peuple), Jérémie creuse plus loin le mystère de l'amour de Dieu pour son peuple, en empruntant lui-même le chemin de la souffrance : celle-ci « n'est ni une punition, ni un jeu sadique, elle devient — dans la figure même de Jérémie qui témoigne pour son Dieu — une participation de Dieu lui-même au destin et à l'histoire des hommes » [10]. Chaque être est libre en face de sa seule responsabilité et « la souffrance n'a pas d'explication ; par contre elle devient l'occasion d'un renouvellement, d'un approfondissement, le lieu d'une **rencontre personnelle où nous dialoguons face à face avec Dieu.** » **La souffrance devient utile.**

d) **Le livre de Job** pose deux questions : pourquoi l'innocent est-il appelé à souffrir ? et : la relation entre l'homme et Dieu ne peut-elle s'établir que sous le signe de la souffrance ? Les amis ou consolateurs de Job reflètent, dans leurs propos, dans leurs conseils et leurs reproches, l'attitude des gens bien-pensants de l'époque... et de toujours : leur langage reste actuel.

I. **La souffrance, disent-ils, est l'expression de la volonté divine :** Dieu exige la soumission totale et la résignation qui sont les seules attitudes possibles, car l'homme ne peut comprendre les desseins de Dieu. Dieu serait-il un tyran ?

II. La souffrance est l'exacte **rétribution du péché.** Dieu punit, l'homme paie pour ses fautes personnelles et pour celles de ses pères.

III. La souffrance représente, pour l'homme moral, **le moyen suprême de purification et d'éducation.** La douleur est une épreuve, dont il faut tirer le meilleur parti. Dieu est le pédagogue qui inflige à l'homme les souffrances nécessaires à son salut. Au lieu d'amour et de commisération — qui exigeraient que tout soit mis en œuvre pour obtenir un soulagement et même un affranchissement total des souffrances — les consolateurs risquent de condamner le prochain en dénonçant son péché pour lequel il mérite la souffrance. Cet

« ascétisme juridique » [11, p. 162] est une voie dangereuse car il amène à trouver normal que les pécheurs souffrent, que la souffrance est pour eux un bien, que c'est tout ce qu'ils méritent ; c'est un « abominable mensonge » car désirer que l'homme supporte courageusement ses souffrances, c'est être décidé à les lui alléger à tout prix et non pas à lui en imposer de nouvelles.

IV. L'homme ne trouve **réparation de ses souffrances que dans la vie future** : à ce moment-là, il aura compris, il trouvera justifié le comportement divin : en attendant cette consolation, il doit supporter les épreuves de la vie présente.

L'attitude des consolateurs de Job, dont nous sommes, est le « reflet de l'insuffisance de l'esprit humain à ramener la complexité du problème de la souffrance à un type quelconque de logique » [12]. Mais Job réagit différemment et étonne ses amis : la spéculation ne pouvant apporter une explication à ses souffrances, il cesse ses lamentations, retire ses objections car il a rencontré Quelqu'un qui n'est pas un étranger, il a rencontré Dieu dont la parole peut seule lui apporter la lumière. Ainsi par la souffrance acceptée le défi entre Dieu et l'homme est levé et **l'homme « peut aimer Dieu pour rien »** [2], gratuitement, sans calculs. Quand l'homme souffre et est repoussé de tous, il renonce à tout sauf à Dieu, il lui reste l'Amour.

7. Le **Nouveau Testament** (N.T.) ne rejette pas la position de l'A.T. : il l'utilise comme prémices à sa propre réflexion d'une part, mais il la perfectionne aussi en donnant au problème de la souffrance un éclairage original et une dimension nouvelle. En effet

a) le christianisme naissant dut résister au courant platonicien (qui concevait le corps et l'âme en termes de rivalité et d'exclusion) et au courant gnostique (pour qui le corps était le tombeau de l'âme) : pour réagir, la pensée chrétienne puisa aux sources du judaïsme pour lequel **l'homme est unité**, et « tous les éléments du corps participent à ce qui fait l'épaisseur de la vie » [9, p. 417], c'est-à-dire aux souffrances aussi bien qu'aux joies ;

b) **l'Évangile n'apparaît plus comme une théorie justifiant l'existence du mal mais comme une religion de Salut** : telle est la grande nouveauté. Alors que dans l'A.T. les croyants lient l'épreuve corporelle à un châtement de Dieu, désormais souffrances, disgrâces et infirmités physiques ne sont plus

attribuées à des fautes morales connues ou secrètes. En hébreu, en grec et en latin, un même mot désigne à la fois santé et salut, comme si en définitive une même réalité était en cause : **le salut chrétien concerne l'homme dans sa totalité.** « Par la résurrection individuelle des corps, la souffrance et la mort ne sont plus une dégradation mais l'avènement d'une vie nouvelle : dans cette promesse chaque homme trouve le courage de vivre, de souffrir et de mourir » [1].

Cet exposé quelque peu abrupt et trop succinct de la conception chrétienne de la Souffrance demande quelques explications et commentaires ; trois concepts fondamentaux en particulier sont à mettre en exergue :

A. Lucide dans sa conception du monde et « maître en humanité », le christianisme admet que le refus de la souffrance et l'escamotage de la mort dans nos pensées, dans notre comportement personnel et social sont dus à la perte de conscience de notre véritable condition humaine : il reconnaît qu'il faut prendre la création telle qu'elle est et que, comme le dit Albert Schweitzer, « le monde est à la fois horrible et merveilleux, dénué et rempli de sens, plein de souffrances et plein de joies ». Le christianisme s'efforce d'aboutir à une **vision réaliste de notre condition en affirmant la finitude de l'homme et du monde.** En effet

a) **la souffrance fait partie intégrante du drame humain**, elle constitue l'essence profonde de l'être et une des lois fondamentales de la vie. Elle échoit aux uns et aux autres à des degrés divers et sous de multiples formes. Souffrances et mort sont les inséparables compagnes de la vie et suivent l'homme comme son ombre tout au long de la route : elles ne sont pas des accidents mais « l'application de la loi, une nécessité inscrite à la naissance dans le devenir de chaque individu » [4], et les nier conduit par conséquent à rien de moins que ruiner le sens de la vie. En plus de notre **finitude biologique**, nous souffrons également de nos **limites intérieures, morales et psychiques** : notre histoire et nos relations sont empoisonnées par notre égoïsme, nos duretés, nos hypocrisies ; non seulement le monde où nous vivons est celui où l'amour et la haine se livrent bataille, mais notre monde intérieur est aussi le siège d'un conflit insoluble et de déchirures puisque « je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas » (Rm 7, 19). L'homme demeure pour lui-même une énigme et il en souffre ;

b) la création est « un chantier inachevé » [13] que l'homme doit prendre en charge en essayant de composer avec les forces souvent opposées ou contradictoires de l'évolution et en tenant compte des lois qui nous conditionnent. Il existe donc une finitude **cosmique**, dont les servitudes, qui nous gênent et nous diminuent, représentent la « part d'inachèvement et de désordre ». Un monde qui ne présenterait plus trace de menace de mal (souffrances, mort, catastrophes naturelles) serait un monde déjà consommé, dont l'existence est démentie tous les jours : les hommes ne peuvent échapper par nature aux risques et aux ratages qu'entraîne l'imparfaite organisation de notre monde inachevé. Prenons le cas des catastrophes naturelles : que peut faire l'homme face aux tremblements de terre, aux ouragans, aux raz de marée ? La nature nous impose ses propres lois : nous pouvons et nous devons essayer de les connaître et de les contrôler ; mais ce contrôle n'est jamais total car, malgré les progrès de la science, il reste toujours une part impénétrable dans les secrets de la nature : ceci écrase et fait souffrir l'homme. Nier cette situation, c'est nier la réalité : cette attitude n'apporte en tout cas rien de positif à la solution de nos souffrances.

En bref, la souffrance est dans le monde ; le christianisme accepte nos limites et dit oui à la création et à la condition humaine telles qu'elles sont. **La question qui se pose à nous n'est donc plus : pourquoi la souffrance ? mais bien : qu'en faisons-nous ou comment relevons-nous son défi ?**

Un essai de réponse sera esquissé par la suite.

B. Il faut se libérer d'une certaine idée d'un Dieu tout-puissant. « Certes on trouve cet adjectif dans le Credo, mais quand nous parlons du Dieu des Evangiles, il a un tout autre sens que celui qu'on imagine d'habitude... Il ne s'agit pas d'un dictateur qui peut tout faire et est donc responsable de tout » [15]. Ce Dieu-là, pour qui l'homme ne serait plus rien et qui ferait souffrir l'innocent, qui voudrait la guerre et les catastrophes, nous pourrions à la rigueur croire qu'il existe mais nous ne pourrions l'aimer : nous ne savons qu'en faire. Le christianisme par contre proclame que **Dieu** en quelque sorte **s'efface pour laisser à l'Homme un espace de liberté** (selon J.-Cl. Barreau « la puissance de Dieu disparaît devant la liberté humaine ») [15] : **si Dieu demande quelque chose, il prend le risque de notre refus, donc de l'échec** : l'ordre qu'il a institué est essentiel pour la santé de l'homme : si celui-ci contrevient à cette ordonnance, il en porte la responsabilité et s'attire des souffrances. De façon plus générale, on peut dire que le bien et le mal dépendent de notre obéissance ou non à la volonté de Dieu ; s'il y a tant de

mal dans le monde, c'est que Dieu ne peut rien faire sans notre collaboration : il n'est pas responsable de ces maux, il ne peut les empêcher car ils sont la conséquence de la perversité de notre cœur. Ceci est particulièrement évident en ce qui concerne les souffrances dues à la guerre : Dieu ne peut les empêcher que si nos cœurs s'ouvrent à son Esprit.

C. L'espérance de survivre au-delà de la mort corporelle, avons-nous dit, est une des données communes à de nombreuses religions, dont certaines sont antérieures au christianisme : pour ce dernier il s'agit d'une **survie fortement personnalisée liée à la foi en un Dieu qui aime les hommes et leur est proche**. Jésus est la figure libératrice du caractère inexorable et des limites de notre condition humaine : sa résurrection est le fondement et le cœur de notre foi et l'affirmation de notre résurrection corporelle (1 Co 15, 12-20), car ce qui est advenu au Christ concerne le peuple tout entier. Cependant l'espérance de la résurrection n'efface en rien le tragique de la mort et de la souffrance, elle ne nous désarme pas, elle n'est pas synonyme de fatalisme face aux déboires de l'existence, elle n'est ni capitulation ni résignation devant l'injustice, elle est **acceptation libre et active : voilà ce qui caractérise l'attitude chrétienne devant la souffrance**. Par un constant dépassement (le péché originel n'a-t-il pas été un refus de ce dépassement ?) face à sa finitude, le chrétien proclame : je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle. Ce dépassement est une longue marche vers le terme, il éclaire et engage notre façon de vivre présentement.

Avant de parler plus expressément de cette attitude chrétienne pratique, je résumerai en quelques mots l'essentiel de l'enseignement consigné dans la Bible au sujet de la souffrance. Celle-ci pour Jérémie peut être le moyen utile de rencontrer Dieu. Chez Job, par la souffrance librement acceptée, l'homme prouve qu'il peut aimer Dieu gratuitement, sans calcul et sans attendre de contrepartie. Enfin — troisième étape — le chrétien sait qu'il va rencontrer non pas un justicier mais un Père qui a partagé sa souffrance et sa mort (« Dieu a goûté la mort en faveur de tous ; il a par le chemin de la souffrance des hommes accompli leur salut » (He 2, 9-10). « Sa passion est notre salut » (S. Irénée) et ce salut embrasse l'homme tout entier. La croix n'est pas une justification de la complaisance envers la souffrance mais elle engage, au contraire, à la lutte pour la libération. « Dieu ne peut pas que souffrir avec ceux qui souffrent, il se tient aussi aux côtés des affligés, de ceux qui pensent

être perdus. Il prend parti ; il gagne là où nous échouons, mais il ne le fait pas sans nous » [16].

Comment engager la lutte contre la Souffrance ? C'est ce que nous allons essayer d'explicitier ci-après.

Le réalisme, avons-nous dit, caractérise l'attitude du christianisme devant la souffrance. Vouloir éviter les souffrances, les fuir, c'est vivre dans la plus grande des illusions et dans un leurre, car elles nous suivent pas à pas, elles accompagnent même les plus heureux d'entre nous. Une seule voie s'ouvre devant l'homme, celle de **l'acceptation libre et active** : « il s'agit, en somme, de transformer la douleur imposée en une souffrance volontaire, celle-ci étant intimement liée à la liberté. Aussi rechercher une vie dans laquelle il n'y aurait plus de souffrance, est-ce rechercher une vie dans laquelle il n'y aurait plus de liberté » [11, p. 161].

Mais cela ne va pas de soi.

En effet l'acceptation ne se prescrit pas comme on ordonnerait un quelconque médicament ; les donneurs de bons conseils, que nous rencontrons souvent au pied du lit des malades, devraient également savoir combien il est indécent de vouloir la prêcher à tout prix. Il paraît évident que la première réaction de révolte de l'homme souffrant fait partie de l'arsenal naturel et instinctif de défense de l'organisme devant une agression : nous verrons que cette énergie doit être utilisée dans la lutte contre la souffrance. L'acceptation libre est tout juste l'inverse de la **capitulation** ou de la désertion devant le devoir de résistance ; elle n'est pas la **résignation passive** et assoupissante devant le mal et la douleur, passivité pouvant aller jusqu'à la culture perverse de la souffrance. On ne doit pas la confondre avec le **stoïcisme**, dont nous avons dit qu'il est l'éthique de la peur et de la fuite devant la souffrance. L'acceptation s'oppose également au **pessimisme** : celui-ci pourrait, métaphysiquement parlant, se justifier puisque la Souffrance est la loi essentielle de la vie ; cependant « le pessimisme est, en dépit de tout, un mensonge puisqu'il fuit le champ de bataille, se rendant ainsi coupable de trahison à l'égard de la vie » [11, p. 159] : je puis savoir que la vie est une souffrance et pourtant accueillir les tourments qu'elle m'apporte. L'acceptation de la douleur enfin ne doit pas être confondue avec la pratique de **l'ascèse**, qui n'est pas la recherche de la douleur pour la douleur, mais un effort de l'être vers

l'affranchissement de l'âme et la perfection morale par la lutte contre les instincts et les exigences de la vie animale : elle dégage l'homme de son égoïsme et de ses limites naturelles. Mais l'ascèse est une discipline réservée à une infime élite, de plus elle connaît de multiples contrefaçons.

Parlant de la Souffrance, G. Cesbron [7] et Paul Tournier [14] utilisent — sans concertation préalable — la même parabole : la souffrance, disent-ils, comme le casse-noix peut libérer le germe et lui permettre de se développer ou au contraire, en cassant trop fort, écraser et tuer toute vie. C'est exprimer poétiquement une vérité très profonde, à savoir que toutes **les souffrances infligées à l'homme** (perte d'êtres chers, maladie, pauvreté, humiliation, déception causée par le prochain, trahison, solitude, etc.) **peuvent l'écraser, l'endurcir, tuer en lui tout sentiment du sens de la vie** ; cependant l'expérience prolongée du contact des malades m'a permis — comme à tant d'autres personnes — de constater avec admiration que nombre d'entre eux sortent au contraire de leurs épreuves comme grandis et régénérés. Il existe donc pour ainsi dire deux sortes de souffrances : l'une est **bienfaisante**, lumineuse et en définitive utile (voir Jérémie) et enrichissante ; l'autre est **malfaisante**, obscure, destructrice, infernale. La frontière entre les deux n'est pas facile à tracer : en effet il y a toujours un mélange des deux ; faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre dépend en grande partie des dispositions du malade, mais aussi de l'attitude de l'entourage et de la société en général : c'est ce que nous voulons faire ressortir en disant que **l'acceptation doit être non seulement libre mais aussi active**. En effet, comme le dit Ricœur [2], le problème du mal n'est pas seulement un problème spéculatif ; si notre raison ne parvient pas à appréhender son origine, **nous devons repousser la souffrance et lutter contre elle de toutes nos forces : c'est là notre devoir primordial de vivant**.

Comment envisager et organiser la lutte contre la souffrance, sur le plan concret ?

I. La révolte de l'homme souffrant, nous l'avons dit, est une réaction naturelle et **il n'y a aucune contradiction entre la lutte et l'acceptation**. Cependant la révolte purement instinctive et organique, en particulier l'angoisse à l'état brut, est mauvaise conseillère et freine la lutte plutôt qu'elle ne l'anime. Par contre — et c'est un fait clinique observé par de nombreux médecins tels que

P. Tournier [14], J. Bréhant [4], B. Luban-Plozza [17] — cette réaction à la fois défensive et offensive peut être un élément positif et reconstructeur : elle peut aider à souffrir si elle est « **transformée sous les effets de la sagesse enrichie par la méditation philosophique et théologique** » [2, p. 40] et **spécialement par la prière**. En particulier l'homme croyant, ainsi que le relève B. Luban, s'il ne peut éliminer ou court-circuiter totalement son angoisse devant la souffrance, est capable de vivre avec elle de façon consciente et libère ainsi des forces et des énergies les plus nobles. Il s'agit donc de lutter contre la souffrance en sachant et acceptant qu'on est et reste vulnérable : il n'est pas question de chercher la performance car il serait présomptueux de croire que chacun de nous, grâce à la mystique, puisse arriver comme Thérèse de Lisieux à se réjouir de souffrir pour apaiser les souffrances du Christ : c'est certainement une expérience unique d'ascétisme réservée à un personnage exceptionnel. Par la vertu de la Résurrection de Jésus qui a partagé nos souffrances et a vaincu la mort, nous sommes capables de transfigurer nos douleurs et nos amoindrissements. Telle est, pour le chrétien, la conviction qui domine toute explication et toute discussion.

II. L'acceptation de la souffrance, avons-nous dit, ne se prescrit pas ni ne se prêche. Par contre les bien-portants, la famille du malade, ses amis, l'entourage, le personnel soignant peuvent par leur attitude de **compassion lui rendre la souffrance moins insupportable**. La compassion n'est ni sensiblerie larmoyante, ni apitoiement facile ou de commande, ni procédé pour nous rassurer sur notre propre sort ou prétexte pour nous décharger de notre angoisse en projetant sur le malade nos problèmes personnels, ni étalage de bons sentiments, ni verbiage consolant, ni curiosité malsaine dépossédant l'autre de son intimité, ni prêche moralisateur. Liée à l'amour et animée par lui, la compassion est, au contraire, patiente, humble, respectueuse de la liberté et de la dignité de l'autre, elle sait écouter et se taire quand il le faut, elle est partage, elle exige un affranchissement ou du moins un soulagement des souffrances. N'importe quel bien-portant peut plaindre un malade ; le chrétien, lui, essaie de comprendre que la personne souffrante mérite non seulement la pitié mais l'affection et le respect et qu'elle est pour lui unique au monde. Cette relation de personne à personne est l'expression la meilleure de ce qui rattache les humains entre eux et avec Dieu c'est-à-dire de la communion des saints : celle-ci peut, selon le mot de G. Cesbron, se concevoir comme « un gigantesque, éternel et universel office de compensation ». La compassion contribue donc également à la transformation de la

souffrance, dont nous avons parlé plus haut, à la rendre acceptable et, à travers un oui total et sans bavure, à permettre à l'homme de se grandir et de relever le défi de la souffrance : le oui à la mort est contenu dans le oui à la vie, le oui à la souffrance est contenu dans le oui à tous les dons et bienfaits, l'acceptation de la souffrance étant l'acceptation de la condition humaine. Dans cette perspective, comme le dit Julio Cortazar, « la souffrance n'est pas, ne sera jamais plus forte que la vie » et ne doit pas nous empêcher de vivre dans la joie.

III. Nous devons **utiliser tous les moyens médicaux avérés efficaces** pour lutter contre les maladies ou les suites d'accidents causes de souffrances : les possibilités sont immenses mais doivent être employées avec compétence mais aussi avec esprit de mesure (l'acharnement thérapeutique peut aboutir à la prolongation et non au soulagement des souffrances). Cela paraît évident mais n'a pas toujours été le cas : en effet, tout occupés à vaincre les diverses maladies et à maintenir les patients en vie parfois coûte que coûte, les médecins n'ont pendant longtemps accordé qu'une importance secondaire au traitement de la souffrance en elle-même ; en cela ils ne s'éloignaient guère d'un certain masochisme occidental puisant ses sources dans une théologie douteuse postulant la valeur rédemptrice de la douleur. On sait l'effort heureusement accompli de nos jours, particulièrement dans le traitement des douleurs souvent atroces des malades chroniques ou incurables : la médecine n'est plus centrée sur la maladie mais sur la personne souffrant dans sa globalité physique et psychique. Utilisation adéquate des analgésiques, traitement des nausées, des sensations d'étouffement, de l'insomnie, de l'angoisse, soutien psychologique, social, accompagnement spirituel, soins de confort, etc. : telles sont les armes de cette médecine dite de la douleur.

IV. Tout mal commis par l'un est souffrance pour l'autre : **il n'existe donc pas ou fort peu de fatalités politiques, sociales ou économiques auxquelles le partage ne puisse porter remède.** Dès lors « toute action politique ou éthique qui vise à diminuer la quantité de violence exercée par les hommes les uns contre les autres » [2], toute mesure économique ou humanitaire destinée à faire reculer le front de la famine et de la misère ou à réduire l'impact des catastrophes naturelles, contribueront à diminuer le taux de souffrance dans le monde. Ces actions concernent non seulement les gouvernements ou de moins grandes organisations mais également l'engagement personnel des individus. La tâche est immense ; aucune bonne

volonté, aucune compétence ne sont de trop. Les normes éthiques, dont il est fait mention ci-dessus, concernent naturellement et en tout premier lieu les « secoueurs » : l'aide et l'exercice de la charité ne se conçoivent que si la justice est respectée et si la liberté et la dignité de l'autre sont prises en compte ; aucune loi économique ne peut, par exemple, légitimer l'exploitation inique et éhontée des ressources des pays du tiers monde par les pays nantis. Certaines règles morales doivent également être observées par les « secourus » : pensons en particulier à la dilapidation et au détournement des fonds reçus par de nombreux gouvernements incompetents ou corrompus.

Au terme de cet essai forcément lacunaire et teinté de subjectivité, force est de constater qu'en définitive tous les systèmes qui veulent expliquer la souffrance, qu'ils soient athées ou religieux, ne font que trahir nos incompétences et nos angoisses et échouent devant la **question du « pourquoi »**. Cela ne signifie pas qu'il faille capituler purement et simplement et renoncer à chercher en « affinant notre logique spéculative » [2, p. 42]. Pour le moment, nous pouvons au moins dire que la foi chrétienne en soulignant la conception à la fois réaliste et optimiste de l'existence humaine, nous permet de savoir **« comment » nous comporter devant la souffrance**. En effet, du fait que notre condition d'homme obéit à certaines lois naturelles et est soumise à d'indéniables contraintes objectives, la souffrance est liée à ces finitudes et non à d'obscures fatalités : tel est le côté réaliste de la position chrétienne. Mais le dernier mot n'appartient pas à la mort et à la souffrance mais à la grâce de Dieu, qui, ayant souffert, étant mort pour nous puis ressuscité, transfigure nos souffrances. Celles-ci restent pour nous un défi et un scandale, mais les « raisons de croire en Dieu n'ont rien de commun avec le besoin d'expliquer l'origine de la souffrance » [2, p. 42] et nous pouvons continuer à croire en lui en dépit du mal.

Gabriel Barras

Bibliographie

- [1] J. Neirynek: *Le huitième jour de la Création*, Ed. Les Presses polytechniques romandes, 1986.
- [2] P. Ricœur : *Le Mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Ed. Labor et Fides, 1986.

- [3] P. Teilhard de Chardin : *Sur la Souffrance*, Ed. du Seuil, 1974.
- [4] J. Bréhant: *Thanatos*, Ed. Robert Laffont, 1976.
- [5] E. Kübler-Ross : cité par L. Schwarzenberger et P. Vianson-Ponte dans *Changer la mort*, Ed. Albin Michel.
- [6] J. Laplanche : *Vie et mort en psychanalyse*, Ed. Flammarion.
- [7] G. Cesbron: *Leçons d'abîme*, Ed. Laffont, 1971.
- [8] D. Müller: *Réincarnation et foi chrétienne*, Ed. Labor et Fides, 1986.
- [9] *La foi des catholiques. Catéchèse fondamentale*, Ed. Le Centurion, 1984.
- [10] Eric Fuchs : « Jérémie, prophète de la douleur utile », commentaire théologique paru dans le Samedi littéraire du *Journal de Genève* du 30.8.1986 sur le livre d'Henry Mottu intitulé *La confession de Jérémie*.
- [11] N. Berdiaev: *De la destination de l'homme*, Ed. L'Age d'Homme, 1979.
- [12] F. Godet : *Notes sur le livre de Job*, Ed. Ligue pour la lecture de la Bible, Vennes/Lausanne.
- [13] P. Teilhard de Chardin : *Le phénomène humain*, Ed. du Seuil, 1955.
- [14] Dr Paul Tournier : « Le défi de la souffrance », conférence donnée à Crêt-Bérard en 1984.
- [15] J.-Cl. Barreau: *Qui est dieu*, Ed. du Seuil, 1971.
- [16] M. Czajkowski : « Se mêler de politique », *Communio* XI. 3, mai-juin 1986.
- [17] B. Luban-Plozza : «Arzt und Patient im Spannungsfeld zwischen Angst und Vertrauen», *N.Z.Z.* 117, 24-25.2.1986.